**Séquence 1 – Extrait 1 – L’habit fait-il le moine ?**

**Stendhal *Le Rouge et le Noir* 1830 – Livre I Chapitres XVIII**

Julien fut étonné et encore plus fâché qu’elle lui fît un mystère de ce qui l’agitait. Je l’avais prévu, se disait-il avec amertume, son amour s’éclipse devant le bonheur de recevoir un roi dans sa maison. Tout ce tapage l’éblouit. Elle m’aimera de nouveau quand les idées de sa caste ne lui troubleront plus la cervelle.

Chose étonnante, il l’en aima davantage.

Les tapissiers commençaient à remplir la maison, il épia longtemps en vain l’occasion de lui dire un mot. Enfin il la trouva qui sortait de sa chambre à lui, Julien, emportant un de ses habits. Ils étaient seuls. Il voulut lui parler. Elle s’enfuit en refusant de l’écouter. – Je suis bien sot d’aimer une telle femme, l’ambition la rend aussi folle que son mari.

Elle l’était davantage, un de ses grands désirs, qu’elle n’avait jamais avoué à Julien de peur de le choquer, était de le voir quitter, ne fût-ce que pour un jour, son triste habit noir. Avec une adresse vraiment admirable chez une femme si naturelle, elle obtint d’abord de M. de Moirod, et ensuite de M. le sous-préfet de Maugiron, que Julien serait nommé garde d’honneur de préférence à cinq ou six jeunes gens, fils de fabricants fort aisés, et dont deux au moins étaient d’une exemplaire piété. M. Valenod, qui comptait prêter sa calèche aux plus jolies femmes de la ville et faire admirer ses beaux normands, consentit à donner un de ses chevaux à Julien, l’être qu’il haïssait le plus. Mais tous les gardes d’honneur avaient à eux ou d’emprunt quelqu’un de de ces beaux habits bleu de ciel avec deux épaulettes de colonel en argent, qui avaient brillé sept ans auparavant. Mme de Rênal voulait un habit neuf, et il ne lui restait que quatre jours pour envoyer à Besançon, et en faire revenir l’habit d’uniforme, les armes, le chapeau, etc., tout ce qui fait un garde d’honneur. Ce qu’il y a de plaisant, c’est qu’elle trouvait imprudent de faire faire l’habit de Julien à Verrières. Elle voulait le surprendre, lui et la ville.

**Séquence 1 – Extrait 1 – L’habit fait-il le moine ?**

**Stendhal *Le Rouge et le Noir* 1830 – Livre I Chapitres XVIII**

**Introduction**

Stendhal, de son vrai nom Henri Beyle, écrit *Le Rouge et le Noir* en 1830. La particularité de ce roman est que Stendhal le situe exactement à la période où il l’écrit. Il s’agit donc d’un renouvellement du roman historique puisqu’il se fond dans la période contemporaine. La Restauration vit ses derniers jours. Stendhal l’a si bien pressenti, qu’il se précipite à Paris dès que la révolution souffle sur la ville pour abattre les derniers Bourbon, et que son éditeur se voit contrer de publier l’œuvre sans les titres des derniers chapitres. Cependant, l’histoire passe à côté du jeune Sorel, sans que le lecteur n’en perçoive autre chose que ce que le jeune homme est susceptible d’entrevoir. Cette technique descriptive relève d’une toute nouvelle forme de réalisme. Le jeune héros est d’ailleurs issu du peuple. Mais il est cultivé et sa famille le rejette. Il devient précepteur chez le Maire, M. de Rênal. Il se pense hypocrite et stratège, mais c’est un sensible, un passionné. Marqué par le romantisme, il rêve à la gloire napoléonienne qu’il n’a pas connue et qu’il idéalise. Désespéré de ne pas pouvoir porter l’habit du soldat, il se projette dans celui de l’ecclésiastique, plus apte à le conduire à la réussite. Il fait la connaissance de Madame de Rênal, mais il ne reconnaît pas la nature des sentiments qu’il éprouve pour elle. Cette dernière connaît enfin le bonheur depuis qu’elle a rencontré Julien et l’aime d’un amour total et désintéressé. L’extrait que je m’apprête à vous lire se situe au chapitre XVIII du Livre I. Comme le roi vient à Verrières, la ville constitue une garde d’honneur et Madame de Rênal rêve de placer son protégé en tête du cortège. **Lecture.** L’extrait fait percevoir au lecteur comment le héros réussit malgré lui. Des lignes 1 à 9, la narration enferme le lecteur dans les erreurs d’interprétation de Julien. Des lignes 10 à 16, le narrateur se fait omniscient pour révéler le fonctionnement des êtres et de la société. Finalement, les lignes 17 à 21 illustrent la critique sociale et l’attrait irrésistible pour les apparences.

**I- La narration enferme le lecteur dans le point de vue du personnage l.1 à 9**

**1- La focalisation interne limite la perception au point de vue de Julien**

- Sujet des verbes : « Julien fut », « il l’en aima », « Il épia », « il la trouva », « il voulut ».

- 2 péripéties sont commentées par sa voix au discours direct, « il » devient « je » : « Je l’avais prévu », et : « Je suis bien sot ».

- L’emploi de l’imparfait du subjonctif : « Il fut étonné […] qu’elle lui fît mystère » fait percevoir que la cause envisagée est subjective : c’est celle qu’il imagine.

- Absence d’explication pour faire connaître les pensées, discours ou sentiments de Mme de Rênal. Seules les interprétations de Julien qualifient les gestes de la femme.

**2- Ce mode de narration suscite les attentes du lecteur**

**-** La perplexité est d’autant plus forte que l’événement est extraordinaire : « recevoir un roi dans sa maison ». Et encore plus pour un homme du peuple dans la tête duquel le lecteur est enfermé.

- Hyperboles : « tout ce tapage, l.3 « éblouir », « troubler la cervelle ».

- Refuse explication du narrateur : « mystère », « il épia longtemps en vain ».

- Répétition du pronom suggère son incompréhension : « sa chambre à lui, Julien ».

- Parataxe souligne que les actions qu’il voit sont dénuées de cohérence : « Ils étaient seuls. Il voulut lui parler. Elle s’enfuit. »

- Compléments de manière ajoutent au mystère : « emportant un de ses habits », : « refusant .

**3- Le lecteur ne perçoit que le sentiment de frustration du personnage**

- Gradation fait ressentir la montée en puissance : « étonné, encore plus fâché ».

- Possessif souligne sa frustration d’être tenu à l’écart : « sa maison », l.3 : « sa caste ».

- Champ lexical révèle que sa frustration naît du sentiment amoureux dont il n’a pas encore conscience, « son amour », : « elle m’aimera ». Commentaire du narrateur s’amuse de ses contradictions, : « il l’en aima davantage ». Il finit par s’en prendre à lui-même : « Je suis bien sot d’aimer ».

- Et, dans son aveuglement et sa frustration, il s’en prend à elle. S’il ne comprend pas ce qui se passe c’est car elle est folle : « troubler la cervelle », « l’ambition la rend aussi folle ».

*Ainsi, la narration plonge le lecteur dans les pensées de l’amoureux soupçonneux, qui reproche à celle qu’il aime d’avoir de l’ambition pour elle et de l’oublier lui. Le lecteur perçoit les erreurs d’interprétation et l’égoïsme du personnage.*

**II- Le narrateur se fait omniscient pour faire percevoir au lecteur que l’ambition de Mme de Rênal porte sur Julien l.10 à 16**

**1- Il révèle la force de la passion de Mme de Rênal**

- Il retarde ses explications : suscite l’attente du lecteur : « Elle l’était davantage » ; attise sa curiosité par le superlatif : « un de ses grands désirs » ; confirme le secret, « qu’elle n’avait jamais avoué » ; commence par la concession : « que pour un jour » ; et réserve l’explication pour la fin de sa phrase, : « quitter son triste habit noir ».

- Il fait percevoir sa tendresse en précisant la cause : « de peur de choquer », son empathie par l’étrange qualification d’un nom physique par un adjectif moral : « triste habit noir ».

**2- Son amour la rend habile**

- L’antithèse révèle comment l’amour la métamorphose : « une adresse vraiment admirable chez une femme si naturelle ». Ironie de « admirable » car sa qualité consiste à bien corrompre. Constat que l’amour fait perdre tout scrupule, même quand il est motivé par la bonté.

- La syntaxe souligne le nombre de ses succès. La multiplication des connecteurs : « d’abord », « ensuite » ; souligne la multiplication des COI, c’est-à-dire des gens qu’elle manipule : « elle obtint de M. de Moirod », « de M. le sous-préfet Maugiron ». Le titre s’allonge comme une gradation.

- Elle fait plier M. Valenod : « Il consentit à », supplantant « les plus jolies femmes » et « les cinq ou six jeunes gens ». L’hyperbole et les chiffres marquent l’ampleur de sa réussite.

- L’apposition hyperbolique : « l’être qu’il haïssait le plus » s’ajoute en fin de phrase pour souligner que rien ne résiste à la force de persuasion de Mme de Rênal, pas même les sentiments de Valenod.

**3- La narration se fait critique du fonctionnement de la société**

- Satire sur la course aux apparences : lutte attise les rapports de force pour « être nommé garde d’honneur ». L’absence de mérite est dénoncée dans la passivité de la formule. Gloire d’1 jour = éphémère. Voir la critique que Stendhal écrit en 1814 de la course au statut de garde d’honneur.

- Le commentaire sur Valenod est dépréciatif : « faire admirer ses beaux normands ». Grossièreté de l’homme qui exhibe la valeur de ses possessions. Satire dans sa faculté à croire que ses chevaux = outil de séduction. Sa soif de reconnaissance le rend facile à manipuler.

- Mérite du garde d’honneur se réduit aux deux expansions du nom : « fils de fabricants fort aisés », « deux au moins dont l’exemplaire piété ». L’antéposition de l’adjectif « exemplaire » suggère que la piété n’est qu’apparence et la concession « deux au moins » confirme l’absence de sincérité de la foi affichée. Société cède aux apparences de vertus, et honore l’argent et l’absence de talent.

- Au final, la victoire de Julien est une critique sociale : c’est l’amant de la femme du Maire qui l’emporte. Cette réussite est théorisée par Madame de Beauséant dans *Le Père Goriot* de Balzac : « vous ne serez rien si vous n’avez pas une femme qui s’intéresse à vous ».

*Dans ce passage, la réussite de Julien tient à l’amour de Mme de Rênal, à son absence de scrupule. Il se distingue par son absence de mérite et de talent en l’occasion. Le narrateur remet en cause la légitimité du pouvoir dans cette société corrompue.*

**III- La fin de l’extrait illustre la dénonciation sociale du culte des apparences l.16 à 21**

**1- La narration dénonce l’idéalisation des femmes pour l’uniforme**

- Le narrateur plonge cette fois le lecteur dans les préoccupations de Mme de Rênal. C’est elle qui est sujet des verbes. Ils traduisent son inquiétude, dans l’opposition : « Mais », la restriction : « il ne lui restait que ».

- Idéalisation dans l’allitération : « quelqu’un de ces beaux habits bleu de ciel ». Le démonstratif souligne la mise à distance de l’objet rêvé que l’esprit convoite. La forme de l’adjectif : « bleu de ciel » teinte la couleur d’une forme de superstition religieuse.

**2- Le mode de description suggère la satire sociale du narrateur**

- Idéalisation dans la multiplication des expansions du nom mélioratives : « avec deux épaulettes de colonel en argent », « qui avaient brillé sept ans auparavant ». Nostalgie de la gloire porte sur les décors du costume et non sur les faits héroïques. Satire du narrateur.

- Ironie dans le désir du costume : Mme de Rênal = nostalgie victoire aristocrates : « sept ans auparavant » et chez Julien = nostalgie ère napoléonienne. Souligne combien l’attachement aux apparences est trompeur. Chacun y voit ce qu’il veut.

- Enumération des éléments de costume donne à la gloire une allure d’inventaire de boutiquier : « l’habit d’uniforme, les armes, le chapeau ». Le « etc » souligne l’absence d’intérêt du narrateur.

- L’antithèse entre ce « etc » et l’hyperbole : « tout ce qui fait un garde d’honneur » laisse entendre que ce qui un garde d’honneur c’est du vent.

**3- Le narrateur s’amuse de la naïveté de ses deux héros**

- On a déjà repéré ses remarques personnelles : « chose étonnante » l.5, « ce qu’il y a de vraiment admirable » l.12, auxquelles s’ajoute l.20 : « ce qu’il y a de plaisant ». Il prend ainsi le lecteur à parti.

- L’ironie sur « imprudent » suggère le réel manque de discernement, l’aveuglement de l’amoureuse. Elle pense agir discrètement, alors même qu’elle veut que tous voient son amant. La parataxe et la gradation soulignent cette contradiction : « Elle voulait le surprendre, lui et la ville ». L’extrait pose les dangers de sa conduite.

**Conclusion**

Finalement, nous avons compris le rôle de l’extrait dans le roman. Il offre au lecteur l’occasion de percevoir les évolutions de la passion chez le héros et chez Mme de Rênal. Stendhal fait percevoir toutes les nuances du doute, des contradictions, des égarements, que la passion provoque. La position du narrateur permet au lecteur d’entendre les erreurs d’interprétation et de percevoir ces erreurs. Il peut ainsi se reconnaître dans l’intimité des êtres. Le sentiment n’est pas idéalisé et le narrateur n’épargne pas son héros. Le réalisme de l’œuvre tient, en outre, à la part de critique sociale. Le narrateur dénonce en effet le goût des personnages pour les apparences, alors même qu’ils en sont parfois les victimes. On peut tout à fait désirer ce qu’on reproche aux autres d’avoir ou de faire. Stendhal reproche à son héros l’écart entre sa volonté d’accomplir des actions héroïques et son absence d’action réelle. Dans l’extrait, sa gloire ne tient à aucun mérite, aucun talent. C’est l’affection d’une femme qui le conduit à une gloire d’ailleurs vaine et éphémère. A cette occasion, c’est aussi la corruption de la société que dénonce le romancier réaliste. Peut-être peut-on comprendre l’aspect symbolique de l’extrait qui serait à prendre comme une mise en garde contre le désir de gloire. A force d’ambition, Julien Sorel ne voit pas où se trouve le bonheur. Alors que le héros romantique, tel Adolphe ou Octave, se distingue de la corruption, se met à l’écart d’une société qui, souvent le rejette, le héros réaliste rêve de gravir les échelons d’une société qu’il juge pourtant méprisable. (La comparaison avec Duroy qui réussit par absence de talent et grâce aux femmes des autres est également une évidence si vous avez lu *Bel Ami*).

**Séquence 1 – Extrait 2 – L’habit fait-il le moine ?**

**Stendhal *Le Rouge et le Noir* 1830 – Livre II Chapitres VII**

M. de La Mole, réduit à Julien fut étonné de lui trouver des idées. Il se faisait lire les journaux. Bientôt le jeune secrétaire fut en état de choisir les passages intéressants. Il y avait un journal nouveau que le marquis abhorrait ; il avait juré de ne le jamais lire, et chaque jour en parlait. Julien riait. Le marquis irrité contre le temps présent se fit lire Tite-Live ; la traduction improvisée sur le texte latin l’amusait.

Un jour le marquis dit avec ce ton de politesse excessive qui souvent irritait Julien :

- Permettez, mon cher Sorel, que je vous fasse cadeau d’un habit bleu : quand il vous conviendra de le prendre et de venir chez moi, vous serez à mes yeux, le frère cadet du comte de Chaulnes, c’est-à-dire le fils de mon ami le vieux duc.

Julien ne comprenait pas trop de quoi il s’agissait ; le soir-même il essaya une visite en habit bleu. Le marquis le traita comme un égal. Julien avait un cœur digne de sentir la vraie politesse, mais il n’avait pas d’idée des nuances. Il eût juré, avant cette fantaisie du marquis, qu’il était impossible d’être reçu par lui avec plus d’égards. Quel admirable talent ! se dit Julien ; quand il se leva pour sortir, le marquis lui fit des excuses de ne pouvoir l’accompagner à cause de sa goutte.

Cette idée singulière occupa Julien : se moquerait-il de moi ? pensa-t-il. Il alla demander conseil à l’abbé Pirard, qui, moins poli que le marquis, ne lui répondit qu’en sifflant et parlant d’autre chose. Le lendemain matin, Julien se présenta au marquis en habit noir, avec son portefeuille et ses lettres à signer. Il en fut reçu à l’ancienne manière. Le soir, en habit bleu, ce fut un ton tout différent et absolument aussi poli que la veille.

- Puisque vous ne vous ennuyez pas trop dans les visites que vous avez la bonté de faire à un pauvre vieillard malade, lui dit le marquis, il faut lui parler de tous les petits incidents de votre vie, mais franchement et sans songer à autre chose qu’à raconter clairement et d’une façon amusante. Car il faut s’amuser, continua le marquis ; il n’y a que cela de réel dans la vie.

**Séquence 1 – Extrait 2 – L’habit fait-il le moine ?**

**Stendhal *Le Rouge et le Noir* 1830 – Livre II Chapitres VII**

**I- Un roman d’apprentissage, l.1 à 5**

**1- L’extrait s’ouvre en focalisation interne : perception du marquis de La Mole**

- La focalisation permet au lecteur de percevoir le mode de pensée de l’aristocratie parisienne.

- Le marquis est sujet de la majorité des phrases : « M. de La Mole », « Il se faisait lire », « le marquis abhorrait », « le marquis irrité », « l’amusait ».

- La narration fait ressentir l’action par ses sentiments et ses perceptions.

**2- L’extrait révèle l’aspect figé des idées reçues de la classe aristocratique**

- Le lecteur perçoit l’agacement du malade qui se sent exclu de sa société habituelle et qui redoute l’ennui : « réduit à Julien ».

- La narration souligne combien, malgré une ouverture d’esprit étonnante pour sa classe sociale, le marquis avait des préjugés à l’encontre des gens issus de la classe inférieure : « fut étonné de lui trouver des idées ». La périphrase trahit la répugnance à désigner l’attitude de Julien comme le fruit de son intelligence. Si même le marquis de La Mole, qui a pourtant accepté d’employer Julien, alors qu’il n’avait aucune formation, aucune lettre d’introduction, ne peut croire qu’un fils de charpentier soit intelligent, c’est dire à quel point les autres aristocrates sont élitistes.

**3- Et pourtant le marquis devient une figure tutélaire pour le héros**

- Le passage souligne en effet la naissance de la complicité entre les 2 hommes. Le marquis a, avec Julien, une proximité qu’il n’a ni avec son fils, ni avec sa fille.

- Ce moment heureux se fige dans un imparfait duratif : « Il se faisait », « Il y avait », « abhorrait », « Il avait », « en parlait », « l’amusait ». Les scènes se répètent et se confondent dans un temps étiré.

- Cependant, le rituel met en valeur la fulgurante progression de Julien. Il disparaît d’abord derrière l’aspect pronominal du verbe : « Il se faisait lire les journaux ». Le complément d’agent : « par Julien » est sous-entendu. Mais il apparaît en position de sujet dès la phrase suivante : « Bientôt le jeune secrétaire fut en état de choisir les passages intéressants ». Le marqueur de temporalité qui ouvre la phrase contribue à souligner la rapidité de son ascension. La périphrase caractérise sa jeunesse et son statut pour mieux mettre en valeur la fulgurance de sa progression. Le passé simple marque le changement : du passif serviteur, il devient celui qui décide.

- La complicité naît de ce que les 2 hommes se découvrent l’un à l’autre. Ils se révèlent dans leurs paradoxes intimes : « un journal nouveau que le marquis abhorrait ; il avait juré de ne jamais le lire, et tous les jours en parlait ». L’antithèse « jamais », « tous les jours », s’axe autour d’un « et » de conséquence qui surprend par son incohérence et fait sourire le lecteur.

- Cette intimité se vit comme un moment heureux : « Julien riait », le marquis s’« amusait » de ses traductions. On retrouve le bonheur de la soirée qu’a passé Julien avec l’évêque de Besançon. L’extrait rappelle ainsi la capacité de Julien à se faire apprécier des hommes intelligents.

*Nous venons d’observer que l’extrait présente le héros comme un être à part, doué d’une intelligence qui séduit le marquis de La Mole. Cette forme de séduction lui permet de profiter de l’intimité de ce grand personnage pour se former à cette nouvelle société parisienne.*

**II- La découverte du rôle ambigu des apparences, l.6 à 16**

**1- Rupture et changement de focalisation**

- Le passé simple et l’indication chronologique soulignent la rupture d’avec le cadre précédent : « Un jour le marquis dit ». Le démonstratif : « ce ton de politesse », ainsi que la mention des perceptions de Julien : « irritait », font percevoir que la narration a changé de focalisation.

- Les motivations du marquis deviennent opaques et le lecteur est de nouveau enfermé dans les interprétations du héros.

- L’étonnement est renforcé par la jeunesse et le caractère étranger du héros, ce qui permet la dénonciation.

**2- Dénonciation d’une aristocratie sclérosée dans ses codes arbitraires**

- Le discours direct illustre la perception de Julien, la politesse exagérée du marquis, déjà relevée comme caractéristique des salons parisiens. La formulation est emphatique : impératif, apostrophe alourdie du possessif et du qualificatif : « Permettez, mon cher Sorel ». Le subjonctif complète la formulation du souhait : « que je vous fasse cadeau ».

- L’annonce du cadeau est ainsi retardée ce qui ajoute à la surprise du lecteur : « un habit bleu ». Prise de conscience du caractère déterminant de la couleur : à chaque moment de la journée correspond un habit, à chaque classe sociale une couleur, une place dans la pièce.

- La subordonnée de temps : « quand il vous plaira » précède et retarde la principale : « vous serez le frère », « c’est-à-dire le fils ». L’habit semble modifier la perception du réel qui est donnée au futur. L’habit anoblit : « comte », « duc » et modifie les liens de parenté. Ainsi les apparences semblent toute puissantes dans ce monde de faux-semblants.

- Etrangeté de cette mise en scène qui confirme les pressentiments qu’a eu Julien en présence de l’évêque d’Agde qui attendait sa mitre et s’entraînait à bénir ses fidèles : le respect de l’opinion et les croyances ne tiennent qu’au fil des apparences.

**3- Et pourtant c’est la mise en scène qui permet de révéler le jeu de dupes et d’exprimer la réalité des sentiments, au-delà des codes et des apparences**

- La narration s’attache d’abord à décrire l’étonnement de Julien : « ne comprenait pas trop ». La parataxe révèle son incrédulité : « le traita comme un égal ».

- L’intervention du narrateur explique la valeur de cette étrange mise en scène, par l’antithèse : « vraie politesse ». Le jeu vise à contourner ces codes qui nuisent à l’expression véritable. Manière d’exprimer son affection. La scène dénonce l’affectation des relations humaines dans cette société.

- L’émotion de Julien à la découverte de l’affection du marquis se traduit par le subjonctif de l’irréel : « il eût juré », par les hyperboles : « impossible », « plus d’égards » et par l’exclamative qui traduit son admiration.

*Ainsi, nous venons de nous apercevoir que la mise en scène du marquis avait pour le lecteur un aspect révélateur du rôle sclérosant des apparences. Mais dans le même temps, c’est le jeu des apparences qui permet de les dépasser pour accéder à l’authenticité des émotions.*

**III- La confirmation du rôle paternel du marquis**

**1- Monologue intérieur résout les doutes de Julien**

- Glissement dans la conscience du personnage par le jeu des pronoms : « Julien » / « moi ». Interrogative directe marque le changement de locuteur : du narrateur au personnage.

- Le doute conduit Julien à se tourner vers une autre figure de père : signe de la narration de la nouvelle place que prend le marquis pour Julien. Rôle d’adjuvant dans l’ascension du personnage.

- La froideur de l’abbé suggère peut-être une pointe de jalousie de voir se nouer cette nouvelle proximité.

**2- Répétition amuse le lecteur : Julien teste cette nouvelle forme de relation**

- Brièveté des phrases suggère les allées et venues : « Le lendemain matin, Julien se présenta au marquis en habit noir » / « Le soir, en habit bleu ».

- La brièveté des marqueurs temporels suggère l’accélération et souligne l’aspect absurde de la scène. Lecteur participe au jeu avec les personnages.

- Changement et effacement des sujets : « Julien », « Il en fut reçu », « ce fut un ton tout différent ». La narration souligne ainsi le jeu de la dépersonnalisation : le marquis quitte celui qu’il est en modifiant celui qu’est Julien, pour pouvoir lui dire ce qu’il ressent véritablement pour lui.

**3- Discours direct : confirmation de cette nouvelle forme de relation plus intime**

- Par la périphrase, le marquis signale qu’il ne souhaite plus être pour Julien la figure mondaine, mais un être de chair : « un pauvre vieillard malade ». L’indéfini le confond avec les êtres humains. Le pathétique ajoute à ce nouveau portrait.

- Il parle de lui-même à la 3e personne : « il faut lui parler ».

- Il incite Julien à se raconter, d’abord par l’antéposition de l’adjectif : « les petits incidents de votre vie », par la concession et l’adverbe : « mais franchement », « clairement ».

- Répétition des nouvelles règles de vie, hors du temps mondain : « d’une façon amusante », « il faut s’amuser », « il n’y a que cela de réel ». La proposition est le contraire de ce que font Julien et le marquis, qui avancent au gré de leurs intérêts et de leurs calculs. Sorte de parenthèse heureuse.

**Conclusion**

Finalement, nous venons de comprendre l’enjeu de la scène : le marquis met en place une nouvelle forme de relation avec son protégé. La situation peut d’abord sembler absurde : Julien ne peut pas changer d’identité, seulement en changeant d’habit. Et pourtant, c’est la leçon du marquis. La société humaine juge l’homme sur son apparence. La deuxième leçon de la scène, c’est que la politesse exagérée et glaciale brime toute forme d’expression personnelle. Le marquis n’a donc pas d’autre possibilité que le jeu pour exprimer sa profonde affection à Julien. Il faut le déguiser pour pouvoir l’aimer, alors même que le public est absent. C’est dire à quel point les règles sociales peuvent brider les individus. C’est dire aussi quelle puissance le jeu peut avoir comme forme d’expression et de révélation des êtres car il permet de sortir des codes convenus pour dire l’être. Ainsi, la scène est capitale car le marquis se donne à Julien comme un père. Il l’adoube en quelque sorte, confirmant le lecteur dans l’idée que le roman est bien un roman d’apprentissage. L’influence de l’abbé Pirard n’est plus utile dans les salons parisiens. Le marquis accepte donc le rôle d’adjuvant dans l’ascension fulgurante du personnage. Cependant, pour qui connaît la fin, on peut aussi voir cette scène comme une annonce prémonitoire de la fin de l’histoire. En effet, le marquis donne fictivement à Julien l’habit de fils, le Duc de Chaulnes étant le père de sa femme. Or c’est bien l’habit de gendre que le marquis de La Mole sera sur le point de donner à Julien, c’est bien l’habit de la noblesse et celui de militaire qu’il lui donne au chapitre 34 quand il fait du Chevalier Julien Sorel de la Vernaye un lieutenant de hussard. Le rôle de Julien est donc ambigu. On a l’impression qu’il a abusé de la confiance du marquis, ce qui fait d’ailleurs parti de ses remords à la fin du roman. Réussir, c’est trahir.

**Séquence 1 – Extrait 3 – L’habit fait-il le moine ?**

**Stendhal *Le Rouge et le Noir* 1830 – Livre II Chapitre XXXIV**

« Je ne sais pas encore ce que c’est que votre Julien, et vous-même vous le savez moins que moi. Qu’il parte pour Strasbourg, et songe à marcher droit. Je ferai connaître mes volontés d’ici à quinze jours. »

Cette réponse si ferme étonna Mathilde. *Je ne connais pas Julien*; ce mot la jeta dans une rêverie, qui bientôt finit par les suppositions les plus enchanteresses ; mais elle les croyait la vérité. L’esprit de mon Julien n’a pas revêtu le petit *uniforme* mesquin des salons, et mon père ne croit pas à sa supériorité, précisément à cause de ce qui la prouve…

Toutefois, si je n’obéis pas à cette velléité de caractère, je vois la possibilité d’une scène publique ; un éclat abaisse ma position dans le monde, et peut me rendre moins aimable aux yeux de Julien. Après l’éclat… pauvreté pour dix ans ; et la folie de choisir un mari à cause de son mérite ne peut se sauver du ridicule que par la plus brillante opulence. Si je vis loin de mon père, à son âge, il peut m’oublier… Norbert épousera une femme aimable, adroite : le vieux Louis XIV fut séduit par la duchesse de Bourgogne…

Elle se décida à obéir, mais se garda de communiquer la lettre de son père à Julien ; ce caractère farouche eût pu être porté à quelque folie.

Le soir, lorsqu’elle apprit à Julien qu’il était lieutenant de hussards, sa joie fut sans bornes. On peut se la figurer par l’ambition de toute sa vie, et par la passion qu’il avait maintenant pour son fils. Le changement de nom le frappait d’étonnement.

Après tout, pensait-il, mon roman est fini, et à moi seul tout le mérite. J’ai su me faire aimer de ce monstre d’orgueil, ajoutait-il en regardant Mathilde ; son père ne peut vivre sans elle, et elle sans moi.

**Séquence 1 – Extrait 3 – L’habit fait-il le moine ?**

**Stendhal *Le Rouge et le Noir* 1830 – Livre II Chapitre XXXIV**

**Analyse linéaire**

**FD : Pourquoi la scène n’est-elle pas une véritable clôture du roman ?**

**I- Scène de remise en question des identités l.1 à 7**

**1- Questionnement sur la connaissance de l’autre**

- Négation du savoir, déclinée sur tout un champ lexical.

- Gradation dans l’ignorance de la négation au comparatif d’infériorité : « Je ne sais pas », « vous le savez moins que moi ».

- L’italique fait entendre comment le doute instillé par le père travaille la fille : « *Je ne connais pas ».*

*-* Glissement de « savoir » à « connaître » à « croire » : « elle les croyait la vérité », « mon père ne croit pas ». Révélation de l’impossible connaissance de l’autre.

**2- Remise en cause des relations**

- Guillemets rappellent que père et fille ne se parlent plus et communiquent par lettre.

- Crise d’autorité du marquis : 2 subjonctifs d’ordre : « Qu’il parte et songe ».

- Métaphore de l’autorité : « marcher droit » : rôle d’éducateur que le marquis n’a jamais pris pour sa fille. Remords tardifs au pluriel et au futur : « Je ferai connaître mes volontés ». Mais doutes : ne sait pas quoi décider : « d’ici quinze jours ». Lecteur ne reconnaît pas le marquis. Lui-même ne réintègre plus la narration. Pris à son propre jeu du libéral : retour esprit de caste quand ses projets vacillent.

- Naïveté de Mathilde qui croyait connaître son père : intensif confirme sa surprise : « cette réponse si ferme étonna Mathilde ».

- Narrateur sort de la focalisation pour peindre le cheminement de Mathilde : « rêverie », « suppositions les plus enchanteresses », « elle les croyait la vérité ». Gradation au superlatif construit l’erreur de jugement révélée par le narrateur.

**3- Julien apparaît comme l’élément perturbateur dans la famille et dans la société**

- Désigné comme un objet par le possessif et l’emploi du neutre : « ce que c’est que votre Julien ». Dénonce Julien comme le jouet de sa fille.

- Perte du possessif au moment du questionnement : « *Je ne connais pas Julien ».*

- Retournement du possessif : « l’esprit de mon Julien » confirme la lucidité d’analyse du marquis. Mathilde aime l’idée de Julien plus que Julien.

- La métaphore : « n’a pas revêtu le petit *uniforme* mesquin des salons » associe l’étroitesse d’esprit à un costume militaire dévalorisé par les adjectifs « petit » et « mesquin ». « uniforme » = « forme unique ». Mathilde reproche à sa caste de ne laisser aucune place à l’intelligence et à la liberté.

- Elle est le produit de ce qu’une éducation libre donne sur un esprit intelligent. Elle remet en cause les valeurs de l’obéissance : « mon père ne croit pas à sa supériorité, précisément à cause de ce qui la prouve ». Ce qu’elle croit admirer en Julien, c’est qu’il n’est pas ce qu’on attend de lui.

*Nous venons d’observer que la scène est un rebondissement profond de l’action. Au moment où le rêve de Julien se réalise, où le roman pourrait se clore, le lecteur s’aperçoit que tout bascule. Les identités se brouillent. Ce que Mathilde aime en Julien, c’est ce qu’il n’est pourtant pas encore.*

**II- Le choix paradoxal des apparences l.8 à 15**

**1- Difficulté du choix à faire**

- Narration en focalisation interne révèle le cheminement de Mathilde : « Je ».

- Difficulté du choix se lit dans le doute exprimé par la concessive : « Toutefois ».

- Cette difficulté se retrouve dans structure fragmentée des phrases. 4 aposiopèses (points de suspension) = mime temps de réflexion. Délitement de la syntaxe mime le chevauchement des idées.

- Redoublement de la condition = Spéculations : « Si je n’obéis pas », « Si je vis loin de mon père ».

- Spéculations dans vision : « je vois », confirmée au futur : « Norbert épousera ».

**2- Aller au bout des convictions c’est accepter le rejet social et la pauvreté. L’abandon des privilèges**

- Vision catastrophe dans gradation : « une scène publique », « un éclat » répété deux fois.

- Vocabulaire dévalorisant : « abaisse ma position », comparatif d’infériorité « me rend moins aimable ». Mathilde se sent prisonnière du regard du monde, et, par conséquent de Julien.

- La conséquence de son choix apparaît hors de toute syntaxe comme une vision de cauchemar qui s’impose à l’esprit : « Après l’éclat… pauvreté pour dix ans ».

- Elle adopte le regard du monde : « la folie de choisir un mari à cause de son mérite ». Le connecteur « à cause de » révèle l’aspect négatif que n’aurait pas eu « grâce à » pour exprimer la même cause. Le lecteur sent que Mathilde a déjà pris sa décision.

**3- Stratégie de Mathilde pour adapter sa conscience à son choix paradoxal**

- La dénonciation sociale : « ne peut se sauver du ridicule que par la plus brillante opulence » suggère que l’argent pardonne toutes les erreurs de parcours. C’est ce que Mathilde reproche à son monde et c’est pourtant la voie qu’elle s’apprête à choisir. La restriction « ne… que » apporte une solution.

- La narration suit le cheminement de ses idées. Il la conduit à la jalousie. Elle est révélée par la pensée de son frère qui prendrait sa place auprès de son père, par l’idée que sa belle-fille pourrait séduire le marquis. C’est ce qu’explique l’analogie avec Louis XIV. Cette jalousie révèle que Mathilde n’est pas soustraite ni à sa famille, ni à sa classe sociale, contrairement à ce qu’elle se dit en elle-même. Son choix est donc guidé par son éducation, même si elle se persuade qu’elle agit librement.

- La reprise du récit par le narrateur souligne l’ambiguïté de sa décision : « Elle se décida à obéir ». Mathilde veut faire un choix libéral : épouser un homme pour son mérite. Mais elle vit une contradiction interne car son image sociale lui importe plus qu’elle ne se l’avoue.

- La narration précise qu’elle a conscience de sa lâcheté. L’opposition : « mais, elle se garda de communiquer la lettre à Julien » met en valeur sa contradiction.

- La périphrase précise les prétextes qu’elle s’invente : « ce caractère farouche ». Elle serait lâche pour protéger Julien. Ironie pour le lecteur qui connaît l’ambition de Julien.

- La répétition de « folie » est ironique : « eût pu être porté à quelque folie ». La narration suggère qu’elle a totalement plié devant les valeurs de son monde.

*Ainsi nous nous sommes aperçu que la scène est le moment du choix. Mathilde pèse les conséquences qu’il y aurait à assumer sa liberté et son rejet de sa caste. Mais elle choisit finalement de se plier aux codes, tout en se persuadant de sa liberté. Les ambitions de Julien sont donc sur le point de se réaliser.*

**III- La réalisation apparente d’une ambition l.16 à 21**

**1- Bouleversement du héros**

- Marqueur temporel : « le soir » rappelle le temps de la réflexion représenté par la description des doutes de Mathilde. Changement de focalisation : la narration glisse dans la perception par Julien des choix de Mathilde : « il » devient sujet.

- Le bonheur du héros se traduit par l’accumulation des hyperboles : « sa joie fut sans bornes », « l’ambition de toute sa vie ».

- Il paraît lui-même étonné de sa nouvelle identité : « il était lieutenant de hussards ». Modification du titre entraîne modification de l’être. Verbe d’état assimile titre à être.

- Nouveauté de son statut se traduit par nouveauté du possessif : « la passion qu’il avait maintenant pour son fils ». Ironie du narrateur. Julien découvre qu’il aime son fils quand il obtient succès personnel grâce à lui.

- Changement de nom associé à un changement d’état. Verbe concret suggère le choc : « le changement de nom le frappait d’étonnement ».

**2- Autosatisfaction**

- Monologue intérieur : « je » peint sentiment d’autosatisfaction du héros. Presque ridicule.

- Connecteur du raisonnement signale auto-persuasion : « Après tout » = conséquence logique.

- Redoublement de la première personne : « mon roman », « à moi », « J’ai su me faire aimer ».

- Clin d’œil au lecteur par la métaphore : « mon roman est fini ». Or il reste 10 chapitres. Il cède aux illusions et se prend pour le créateur de son destin, alors même qu’il dépend de Mathilde, de ses choix à elle, comme le texte vient juste de le révéler.

- Mensonge de son « mérite ». Le mot revient. Il était déjà chez Mathilde pour décrire Julien. Or ce mérite est lié au fait d’avoir mis la fille de son protecteur enceinte. Le narrateur laisse le lecteur face au manque de jugement et de conscience de son héros.

- Julien cède aux apparences et se fait croire qu’il est un stratège : « ce monstre d’orgueil » est une périphrase méprisante pour désigner Mathilde. Il n’a même pas de reconnaissance pour celle à qui il doit tout.

- Il se sent indispensable, au-dessus de tout : « son père ne peut vivre sans elle et elle sans moi ».

**3- Mais la clôture n’est qu’apparente**

- Lecteur a appris que Julien ne correspond pas à cette peinture qu’il se fait de lui-même : point de vue du marquis, de Mathilde même, le placent au-dessus des codes et des apparences.

- Il attend de se réaliser comme un homme de mérite. Mathilde a eu peur qu’il ne réagisse au marquis et refuse la richesse : on l’en sait capable et c’est là, non son défaut, mais sa qualité.

- Le lecteur est donc en attente de la véritable réalisation du héros. Cette fin pseudo-glorieuse ne correspond pas à l’être qui paraît dans le héros. Elle serait une déception, la victoire de la lâcheté, la renonciation à être véritablement en accord avec ses sentiments profonds.

**Conclusion**

Finalement, nous avons compris que cette scène n’apparaît qu’en apparence comme la fin du roman. Certes, si Julien avait été aussi mesquin et hypocrite qu’l se flatte de l’être, il serait parvenu au sommet de son ambition : revêtir l’uniforme de lieutenant de hussards, épouser l’héritière la plus convoitée de Paris, et s’anoblir. Cependant, cette ambition n’est qu’apparence, tout ce que le personnage rejette depuis le début. Et cette tension qui le fait convoiter ce qu’il réprouve est en réalité sur le point d’exploser. Le roman n’aurait eu aucun intérêt à tisser ce paradoxe si c’était pour satisfaire les seuls désirs du parvenu. Tous les soutiens de Julien lui ont révélé le fond de son être : il ne fait rien pour réaliser ce qu’il prétend être son ambition car il méprise les compromis. Il n’a pas encore atteint le rêve que Mathilde se fait de lui : celui de l’homme de mérite qui se moque des richesses et des rumeurs. L’être qu’elle imagine, celui qu’elle aime, c’est justement celui que Julien n’est pas encore. C’est celui qui doit se réaliser dans les derniers chapitres pour réussir finalement à coïncider avec lui-même. Comme les héros romantiques, Adolphe, ou Octave, Julien s’est laissé éblouir, voire aveuglé par le luxe, par la lumière de la gloire. Mais comme eux, il finit par rejeter les faux-semblants et par comprendre que le bonheur est dans l’instant présent, dans la proximité d’âme de deux êtres, et pas dans la richesse, ni dans la gloire. Etranger à son monde, comme Meursault, le personnage de Camus, c’est dans l’univers de sa prison qu’il est enfin heureux. Il lui faut s’extraire du temps, des pressions, des codes, pour respirer enfin à son rythme et se fondre avec l’univers qui l’entoure.

**Introduction**

Stendhal écrit *Le Rouge et le Noir* en 1830. Il veut écrire la chronique de son temps. Or son époque est celle des grands bouleversements politiques puisque la révolution gronde et que la France s’apprête à rejeter les valeurs de la Restauration. A l’image de son époque, Julien Sorel, se sent étranger au monde dans lequel il vit. Cultivé, il ne se reconnaît pas dans sa famille de charpentier qui le rejette. Il découvre le monde des bourgeois de Province à Verrières quand il devient précepteur chez Monsieur et Madame de Rênal. Sa relation avec la femme du maire fait scandale et il quitte Verrières pour se rendre au séminaire. Mais son intelligence et la liberté de son esprit lui font beaucoup d’ennemis. Finalement, dans la deuxième partie du roman, le marquis de la Mole le sauve en le prenant comme secrétaire personnel. Il découvre alors les salons de l’aristocratie parisienne. La société est donc soumise au regard critique de l’étranger, du plébéien. Le roman, considéré comme réaliste, est donc une critique sociale et relève les défauts de cette société de classe qui ne reconnaît aucun mérite personnel. Au chapitre XXXIV, le marquis de La Mole apprend que son protégé, Julien, en qui il avait mis toute sa confiance, entretient une relation avec sa fille et qu’elle est enceinte. Il voit s’écrouler ses rêves de la faire duchesse et se reproche le laxisme de son éducation. Il est déchiré entre colère, punition, et pardon. Comme il aime sa fille, il veut son bonheur et accepte, la mort dans l’âme, de faire Julien lieutenant de hussards, de l’anoblir en Chevalier Julien Sorel de la Vernaye, et de verser au couple 10 000 livres de rente.

[Lecture]

Nous nous demanderons pourquoi cette scène n’est pas la véritable clôture du roman. Nous observerons d’abord qu’elle remet en question les identités. Puis, nous nous apercevrons qu’elle couronne des choix paradoxaux. Pour finir, nous nous rendrons compte qu’elle ne peut être un aboutissement.